

# SVPERENATARE

À propos d'une variante dans le *De bello ciuili* de Lucain (4,133)

Par Nicole Hecquet-Noti, Genève

Au chant 4 de sa *Guerre civile*, Lucain raconte l'expédition de César en Espagne. Au début de ce chant, il détaille l'établissement du camp de César, séparé de celui des lieutenants de Pompée par le Sicoris (v. 11–23). Après un premier affrontement entre les deux armées (v. 23–47), les hostilités sont suspendues en raison de mauvaises conditions climatiques (v. 48–61), auxquelles viennent s'ajouter des pluies diluviennes qui, sous l'influence de la fonte accélérée des neiges, provoquent des inondations catastrophiques submergeant plaines et montagnes (v. 79–120). La description de ces intempéries qui, par le style hyperbolique du poète, prennent la dimension d'un véritable cataclysme naturel, est inspirée de celle que consacre Sénèque dans ses *Questions naturelles* au déluge qui, selon la philosophie stoïcienne, engloutira le monde (*Nat.* 3,27)<sup>1</sup>. Après ce déluge, les soldats de César fabriquent des radeaux de fortune afin de se déplacer sur le fleuve encore gonflé: *Vtque habuit ripas Sicoris camposque reliquit, / primum cana salix madefacto uimine paruam / textur in puppim caesoque inducta iuuenco / uectoris patiens tumidum superemicat amnem* (v. 130–133)<sup>2</sup>.

Au vers 133, la plupart des éditeurs modernes, depuis l'édition de C. Hosius, ont choisi la lecture *superemicat*<sup>3</sup>: Hosius ainsi que Bourgery et Badali signalent dans leur appareil critique la variante *superenatat*<sup>4</sup>. Si, d'un point de vue

1 Sur l'analyse détaillée de ces inondations, dont le récit contient les caractéristiques de la description épique de la tempête maritime, et sur les sources d'inspiration de Lucain voir M. P. O. Morford, *The Poet Lucan. Studies in Rhetorical Epic* (Oxford 1967) 44–49.

2 «Dès que le Sicoris eut retrouvé ses rives et abandonné les plaines, on tresse des tiges mouillées de saule argenté en forme de petites barques; recouvertes des dépouilles de taurillons immolés, elles *bondissent* sur le fleuve en portant leur passager.»

3 C'est le choix de C. Hosius, *Lucanus, De bello ciuili* (Leipzig<sup>1</sup>1913) généralement repris par les éditeurs postérieurs: p.ex. A. E. Housman, *Lucanus, De bello ciuili* (Oxford 1967) et D. R. Shackleton Bailey, *Lucanus, De bello ciuili* (Stuttgart/Leipzig<sup>2</sup>1997) qui ne signalent aucune variante dans leur appareil critique. Des éditeurs antérieurs à Hosius adoptent la leçon *superenatat*: p.ex. Oudendorp (Leyden 1728), Burmann (Leyden 1740), Francken (Leyden 1896–1897), Lemaire (Paris 1830) ou Haskins (London 1887).

4 Le texte de A. Bourgery, *Lucain, La guerre civile*, Collection des Universités de France (Paris 1927) est *supereminat*: il s'agit sans aucun doute d'une coquille orthographique pour *superemicat*. L'apparat critique de R. Badali, *Lucani opera* (Roma 1992), qui reprend celui de l'édition de Hosius (1913), est le plus complet: *superenatat* est une correction de V<sup>2</sup> (deuxième main du Vossianus lat. q. 51, datant du X<sup>e</sup> siècle, l'un des meilleurs manuscrits de Lucain) et de A<sup>2</sup> (deuxième main du Parisinus lat. nou. acq. 1626, datant du IX<sup>e</sup> siècle, le plus ancien manuscrit complet de Lucain); cette variante est également signalée dans le recueil de scholies a: *Supplemen-*

métrique, les deux variantes sont totalement équivalentes, en revanche, la leçon *supernatat* que l'on trouve dans le vers de Lucain cité par Servius (*Aen.* 4,72) est impossible, à moins de supposer un allongement de la syllabe initiale de *super*, allongement qui, à ma connaissance, n'est attesté nulle part ailleurs dans la poésie épique classique.

Les deux verbes *superemicare* et *superenatare* sont formés de la même manière, par double préverbe *super* + *e*. Si le préverbe *e* est usuel pour signifier la provenance, en revanche la surcomposition de verbes de mouvement avec *super* – permettant ainsi la transitivation du nouveau verbe – est beaucoup plus rare dans la langue classique<sup>5</sup>. Ce phénomène, qui appartient à la langue orale, a tendance à se développer dans la prose tardive<sup>6</sup>.

Dans la langue épique classique, rares sont les verbes de ce type, à l'exception de *supereminere*, toujours utilisé par Virgile selon le même schéma métrique en fin d'hexamètre, à l'exemple de *Aen.* 1,501: *fert umo gradiensque deas supereminet omnes*<sup>7</sup>. En règle générale d'ailleurs, la transitivation des verbes de mouvement grâce au préverbe *super* est un phénomène limité dans la langue poétique classique<sup>8</sup>. De fait, ni *superemicare*, ni *superenatare* ne sont attestés par ailleurs dans la poésie classique. Les seules autres occurrences de ces formes se trouvent chez Sidoine Apollinaire *Carm.* 15,75: *hinc fieri, ut terram leuior superemicet unda*<sup>9</sup> et Alcimus Avitus *Carm.* 4,240: *machina (scil. arca), quae surgens fluctus superenatat omnes*.

L'égale rareté des deux formes dans les textes littéraires ne permet pas de se prévaloir de l'argument d'autorité dans le choix de l'une ou de l'autre. Il convient de recourir à l'étude de la pertinence de leur sens respectif dans le vers de Lucain.

*tum adnotationum super Lucanum* de G. A. Cavajoni (Milan 1979) t. 1, p. 223, qui est le complément des *Adnotationes super Lucanum* de J. Endt (Leipzig 1909).

5 Cf. J. B. Hofmann/A. Szantyr, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Handbuch der Altertumswissenschaft II,2,2 (München 1972) 33.

6 L'utilisation de tels verbes dans la langue orale est relevée par J. Svennung, *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache* (Lund 1935) 447; leur importance en latin tardif est soulignée par M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours* (Paris 1890, réimpr. Olms, Hildesheim 1968) 479.

7 Voir aussi *Aen.* 6,856 et 10,765; *Ov. Met.* 3,182 et *Tr.* 1,2,49 (fin d'hexamètre reprise dans Val. Fl. 1,317 et 5,367). Ce verbe n'existe en revanche ni dans Silius Italicus ni dans Stace. Dans la prose contemporaine, il est également absent du vocabulaire de Tite-Live et de Sénèque (sauf dans *Nat.* 5,15).

8 Virgile utilise quelques verbes de ce type: p.ex. *superiacere* (*Aen.* 11,625) ou *supereffundere* (*Aen.* 5,482) et *superuolitare* (*Ecl.* 6,81), vers repris dans *Ciris* 51. Ces verbes sont aussi très rares chez les autres poètes épiques: Ovide, Valérius Flaccus, Silius Italicus, Stace. Signalons l'emploi de *supernatare* dans *Silu.* 3,2,47, à propos d'une situation qui rappelle celle du chant 4 de Lucain: Stace souhaite à Mécius Celer, qui embarque pour un voyage en mer, de connaître des vents favorables et non tempêteux: <Zephyrus> *solus agat puppes summasque supernatat undas*.

9 Le verbe est repris par Sidoine Apollinaire dans *Epist.* 9,9,7.

Une fois admis que le rôle du préverbe *super* «au-dessus de» est de transiter le verbe de provenance, il reste à analyser le sens et les emplois des deux verbes *emicare* et *enatare*. Je laisse aux spécialistes le soin de discuter s'il faut considérer le verbe à double préverbatation comme un syntème verbal ou comme un syntagme formé de deux morphèmes distincts, *super* pouvant alors être considéré comme constitutif d'une locution adverbiale l'associant à *ex*; l'accusatif de mouvement est alors motivé par le sémantisme nouveau du groupe ainsi formé<sup>10</sup>.

### 1. *Emicare*

D'après le *Thesaurus*<sup>11</sup>, *emicare* est utilisé pour indiquer une action brusque et subite provenant d'un mouvement. Appliqué à des liquides, il signifie «jaillir» pour l'eau d'une source (Liv. 44,33,3)<sup>12</sup> ou «couler abondamment hors du corps» pour le sang (Luc. 3,639). Avec un animé comme sujet, il prend le sens de «s'avancer brusquement ou bondir (devant d'autres personnes)» pour désigner le héros valeureux qui précède les autres au combat – sur le modèle de Verg. *Aen.* 9,736: *Pandarus ingens emicat*<sup>13</sup> – ou dans toute autre activité, tels Nisus et Euryale devançant leurs rivaux à la course (*Aen.* 5,319 et 5,337)<sup>14</sup>. Dans cette acception, il peut aussi s'appliquer, d'une part, à l'animal qui jaillit par surprise tel un taureau (Val. Fl. 3,582) ou un serpent (Sil. 12,9)<sup>15</sup> ou même la colombe s'échappant de la bouche du martyr, symbole de l'Esprit saint (Prud. *Perist.* 3,161), et, d'autre part, à des armes de trait rapides, comme le javelot dans Ov. *Met.* 5,67. D'après le *Thesaurus*, il n'y a aucun exemple d'un emploi métaphorique de ce mot appliqué à un bateau bondissant sur les flots<sup>16</sup>.

L'autre sens du verbe – qui nous intéresse cependant moins ici – est celui de «resplendir (en se distinguant du reste)» principalement pour la foudre (p.ex. Luc. 1,533) et quelquefois métaphoriquement pour qualifier le héros épique (Val. Fl. 7,397). Ainsi, que le verbe concerne des êtres animés, des armes ou des liquides, il exprime toujours l'idée d'un mouvement rapide qui permet à son sujet de se distinguer de ce qui l'entoure.

10 C. Touratier, *Syntaxe latine* (Louvain-La-Neuve 1994) 309–310 distingue ainsi les deux notions: le syntème est une combinaison figée et imposée de morphèmes, tandis que le syntagme est une combinaison minimale d'unités syntaxiques. Sur la préverbatation, voir aussi p. 383–384.

11 *ThlL* V,2, 483,31–487,56 [Rehm 1933].

12 C'est dans ce sens que l'utilise Sidoine (*Carm.* 15,75): il explique la place des quatre éléments dans le monde selon la densité de la matière qui les compose: l'eau, plus légère, jaillit au-dessus de la terre, tandis que l'air, plus pur, est au-dessus des deux premiers éléments et que le ciel, de tous le plus léger par sa nature ignée, entoure tout.

13 Voir aussi Val. Fl. 6,551 à propos de Jason, ou Sil. 1,376.

14 Même sens encore p.ex. dans Ov. *Met.* 10,653 repris dans Sidon. *Carm.* 5,170.

15 Dans Plin. *Nat.* 9,20 c'est un dauphin qui émerge des flots, dans Sil. 11,479 une baleine et dans Stat. *Theb.* 9,247 un poisson.

16 Seul emploi métaphorique signalé par *ThlL* dans Plin. *Nat.* 9,20 à propos d'une tempête: *turbini similis emicat procella*.

## 2. *Enatare*

Le verbe *enatare* est d'un emploi plus restreint et plus précis<sup>17</sup>. Il est employé transitivement dans la langue tardive pour signifier «franchir en nageant une étendue d'eau»<sup>18</sup>. Toutefois, dans les textes classiques, ses occurrences les plus usuelles se rencontrent dans le sens intransitif de «s'échapper en nageant». Il désigne l'action des naufragés qui échappent à la tempête en nageant dans les flots tumultueux comme le dit Horace dans le début de son *Ars poetica* où il critique les poncifs de la poésie épique, telles les descriptions de tempête: *quid hoc, si fractis enata exspes / nauibus aere dato qui pingitur?* (*Ars* 20–21)<sup>19</sup>.

On trouve en particulier ce verbe dans un passage de l'*Epitome* de Florus (2,13,59 = 4,2,59). En 2,12–13, Florus relate les événements de la guerre civile entre César et Pompée. Ainsi, en 2,13,26–27, il raconte la guerre d'Espagne et fait allusion, en une seule phrase<sup>20</sup>, aux intempéries dont parle Lucain au début du chant 4. Plus loin (2,13,53sq.), Florus rappelle la révolte menée par les assassins de Pompée à laquelle César doit faire face à son arrivée à Alexandrie. Acculé par ses adversaires, ce dernier se réfugie dans l'île de Pharos d'où il se retrouve contraint de fuir en sautant à la mer et en regagnant à la nage, miraculeusement, sa flotte voisine: *depulsus in maria mira felicitate ad proximam classem enatauit* (2,13,59).

Cet épisode est également rapporté par d'autres sources historiques. Si César lui-même n'en parle pas dans le *De bello ciuili*, qui s'arrête avant les événements d'Alexandrie, en revanche, dans la suite de son ouvrage, *De bello Alexandrino*, – sans doute écrit par Hirtius – la lutte sur Pharos est largement détaillée. Tout d'abord, César sème la terreur parmi ses adversaires apeurés qui s'enfuient en se jetant à l'eau afin de regagner Alexandrie: *se per molem in mare praecipitauerunt et DCCC passuum interuallum ad oppidum enatauerunt* (18,3). Ensuite, l'auteur fait allusion à la fuite de César mentionnée par Florus: *<Caesar> sese e nauigio eiecit atque ad eas quae longius constiterant naues adnatauit* (21,2).

Suétone aussi relate l'anecdote: *cum desiluisset in mare, nando per ducentos passus euasit ad proximam nauem* (*Iul.* 64). Malheureusement, le poème de Lucain s'arrête au moment précis où César, entouré d'ennemis, cherche une voie de salut (10,534–546): on ne saura donc jamais en quels termes Lucain a imaginé ce sauvetage miraculeux ...

Le rapprochement entre *De bello Alexandrino* 18,3 et *Epitome* 2,13,59 montre que Florus a repris le verbe *enatare* pour décrire la fuite de César vers sa flotte, action postérieure à la débandade des ennemis de César à propos de laquelle le *De bello Alexandrino* utilise ce même verbe. Comme on sait par ail-

17 Voir *ThLL* V,2, 554,29–72 [Rehm 1934].

18 P.ex. dans *Paneg.* 12(2),39,2 ou dans Paul. Nol. *Epist.* 4,4.

19 Même emploi dans *Rhet. Her.* 4,44,57 et dans Sil. 15,487 à propos d'un castor.

20 *Interim abundantio uerni fluminis commeatibus prohibet.*

leurs que les œuvres de César sont une source essentielle de Lucain, on peut tout à fait supposer que le poète a repris le verbe rare *enatare*<sup>21</sup> au passage du *De bello Alexandrino* pour l'insérer dans son œuvre avec une double *uariatio*: dans le chant 4, il est question d'événements antérieurs à ceux d'Égypte; le sujet grammatical n'étant pas une personne mais un objet – *cana salix*, métonymie pour désigner une embarcation légère –, le verbe signifie «s'échapper en flottage sur l'eau». Lucain a encore lié cette réminiscence ponctuelle de César à une allusion plus explicite à la fabrication d'embarcations légères décrite dans *De bello civili* 1,54<sup>22</sup>. L'innovation de Lucain consiste ici à utiliser *enatare* (précisé par le préverbe *super*) pour désigner le mouvement d'un navire, selon le modèle de Virgile qui employait déjà le verbe simple *natare* dans le sens de «flotter» dans *Aen.* 4,398<sup>23</sup>.

Ce sens dérivé du verbe *enatare* se rencontre aussi à propos des astres qui émergent de l'eau à leur lever<sup>24</sup>, ou, dans la poésie biblique de la fin du V<sup>e</sup> siècle, à propos de l'arche de Noé. En effet, au chant 2 du *De laudibus Dei* (v. 369–407), Dracontius fait allusion au déluge biblique: si la principale source d'inspiration de ce passage est le déluge tel que le décrit Ovide (*Met.* 1,274–312), on peut toutefois y déceler une imitation de Lucain dans le vers 391: *enatat inter aquas cum mundi ciuibus arca*<sup>25</sup>. Même s'il ne s'agit là que de l'emploi du verbe avec un seul préverbe et non deux comme chez Lucain, la relative rareté de *enatare* dans la poésie latine peut laisser penser que Dracontius s'inspire du vers de Lucain, et cela d'autant plus qu'il y a une évidente identité de situations entre l'embarcation fragile qui va sauver la troupe de César des eaux en crue du Sico-ris et l'arche qui va sauver Noé et sa famille du déluge voulu par Dieu. En outre, dans la suite du passage de Dracontius, C. Moussy a relevé une imitation plus nette encore d'un vers de ce même chant 4 de Lucain<sup>26</sup>.

L'imitation du vers de Lucain par Avit de Vienne est quant à elle tout à fait indiscutable. Dans le chant 4 de son épopée biblique, Avit décrit le déluge qui engloutit l'humanité pécheresse. C'est l'archange Gabriel qui est chargé par Dieu de prévenir Noé de l'imminence du cataclysme et de lui expliquer comment y échapper (4,227–282). Gabriel commence par ordonner à Noé de construire une arche de bois pour affronter les flots: *Nunc age, congestis crescat fortissima lignis / machina, quae surgens fluctus superenatet omnes* (4,239–

21 D'après l'article du *ThLL*, le *De bello Alexandrino* présente le premier emploi de ce verbe dans le sens de «s'échapper en nageant» avec un accusatif qui marque l'étendue de la distance.

22 Il s'agit de la deuxième comparaison des vers 134–135: *Sic ... Britannus / nauigat Oceano*.

23 Ce sens se trouve déjà dans *Lucr.* 2,554: voir aussi p.ex. *Catul.* 4,3 ou *Stat. Ach.* 1,428.

24 Dans *Manil.* 2,942: *Phoebus ab undis enatat*, et 5,324: *surgente Lyra testudinis enatat undis forma*.

25 Lucain, comme d'autres poètes épiques postérieurs à Virgile, est une importante source d'inspiration de la poésie épique biblique: voir C. Moussy, *Dracontius, Œuvres* 1 (Paris 1985) 56sq.

26 *Laud. dei* 2,403: *redditur et redeunt cunctis iraeque metusque* imité de *Luc.* 4,240: *uenit in ora cruor, redeunt rabiesque furorque*.

240)<sup>27</sup>. Comme je l'ai dit au début de cet article, Avit est le seul auteur postérieur à Lucain à utiliser le verbe *superenatare*: il n'a donc pu que le lui emprunter. Cet emprunt n'a rien de surprenant lorsque l'on sait que Lucain est une source d'imitation privilégiée d'Avit<sup>28</sup> et qu'en particulier, dans son chant 4, la description du déluge (v. 429–562) présente de nombreuses imitations des récits des différentes tempêtes qui émaillent l'œuvre de Lucain.

Même si l'imitation incontestable d'Avit ainsi que la citation, métriquement incorrecte, du vers de Lucain par Servius sont à elles seules des indications probantes pour le choix de la variante *superenatat*, d'autres critères confortent encore le choix de ce verbe: le sens plus précis et mieux adapté au contexte de *superenatare* par rapport à *superemicare*, les sources d'inspiration de Lucain pour ce passage, ainsi que les imitations postérieures.

Si le verbe *superenatare* a pu paraître suspect à certains éditeurs du fait de sa double préverbation, d'une part, et de son emploi unique dans Lucain, d'autre part, en revanche le verbe *supereuolare* utilisé par ce même auteur en 3,299<sup>29</sup> est unanimement transmis par tous les manuscrits et accepté par tous les éditeurs. Ce verbe présente une analogie avec *superenatare*: la double préverbation permet de lui donner le sens transitif de «s'échapper en volant au-dessus de» (il est métriquement inséré en fin d'hexamètre comme la plupart des verbes de ce type, et accompagné d'un accusatif). Lucain l'emploie ainsi métaphoriquement pour illustrer le déplacement rapide de César de Rome à Marseille. Or, si le verbe *euolare* est usuel dans la langue latine, que ce soit en prose ou en poésie<sup>30</sup>, en revanche le verbe à double composition *supereuolare* est un *hapax* de Lucain. Comme dans le cas de *superenatare*, nous sommes donc en présence d'une innovation de Lucain, qui, par un procédé que développera abondamment la langue tardive, transitive un verbe de mouvement grâce au préverbe *super*.

27 «Allons maintenant, que s'élève une construction solide faite de bois assemblé, qui puisse s'élever et flotter sur les vagues.»

28 Voir mon introduction au poème d'Avit à paraître dans «Sources Chrétiennes» ainsi que le livre récent de A. Arweiler, *Die Imitation antiker und spätantiker Literatur in der Dichtung «De spiritalis historiae gestis» des Alcimus Avitus* (Berlin/New York 1999).

29 <Caesar> *agmine nubiferam rapto supereuolat Alpem*. Ce vers est cité par Priscien (*Gramm.* 2,238,18).

30 Voir *ThlL* V,2, 1063,72–1066,27 [Kapp-Meyer 1937].